

Ce con de Diogène

Ce con de Diogène

jean-luc solomas

Il est de bon ton d'affirmer que toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être etc...etc... alors j'affirme.

I

Ce tonneau était arrivé trois jours plus tôt, il avait servi de décor à une dégustation de vin organisée par les commerçants de la rue Mouffetard, depuis il restait accolé au mur de l'église Saint-Médard, Lionel le serveur du café de l'autre côté de la rue n'en crut pas ses yeux ce matin en sortant la terrasse, une tête dépassait par le côté ouvert de l'immense tonneau, un vieil homme était assis à l'intérieur. Tignasse et barbe blanche, ridé, émacié, Lionel pensa immédiatement qu'il s'agissait d'un clochard assez débrouillard pour avoir trouvé là un abri de fortune, mais il avait continué son travail, déjà les clients du matin arrivaient pour les premiers cafés. Derrière le comptoir la machine à expresso ne chômait pas, les habitués étaient nombreux et rapidement la conversation tourna autour de l'habitant du tonneau.

— Mais d'où il sort celui-là ?

— Depuis quand il est là ?

Les questions étaient nombreuses, mais les clients avaient mieux à faire à cette heure matinale et ils se pressèrent vers le métro, le comptoir se vida et le calme revint, le barman en profita pour laver les tasses tout en regardant vers l'extérieur, ce qui se passait sur le trottoir d'en face l'intriguait. Après avoir essuyé toutes les tables de la terrasse il restait planté debout, les bras croisés, le regard tourné vers le tonneau. Au bout d'un moment n'y tenant plus il se décida à traverser, s'approchant les mains dans le dos, l'air de rien, il tournait autour du fût comme on le ferait devant une voiture de collection en faisant un peu la moue et en hochant la tête de haut en bas. Sa curiosité étant trop forte il finit par s'adresser au vieux.

— Bonjour papy, alors qu'est-ce que tu fais dans ce tonneau ?

L'homme qui était assis sur le rebord leva lentement la tête fixant son interlocuteur d'un regard noir, il éructa et lâcha d'un trait :

— Qu'est ce ça peut te foutre et puis d'abord c'est pas un tonneau c'est un foudre !

Lionel sursauta, surpris et vexé, il avait alors tourné les talons et retraversé la rue, le menton haut, le dos cambré, le côté théâtral de son repli aurait pu faire sourire un témoin s'il y en avait eu un. Puis la journée s'était écoulée comme à l'habitude. À l'heure de l'apéro, André, la cinquantaine bedonnante, client fidèle fit une entrée tonitruante.

— Oh le Marseillais !

C'est ainsi qu'il appelait Lionel, assez logiquement puisque ce dernier était natif de cette ville.

— C'est qui le type dans le tonneau ?

La question raviva la petite vexation du matin.

— D'abord c'est pas un tonneau, c'est un foudre !

— Ah bon ! Et tu peux me dire la différence?

— Essaie de dormir dans un tonneau et tu verras, le foudre est beaucoup plus grand.

Lionel ressentit une petite satisfaction en faisant part de son savoir, il n'avait pas fait des recherches pour rien dans l'après-midi. Mais André était représentant, il vendait des voitures sans permis, il n'était donc jamais à bout d'arguments quand il s'agissait de tenir une discussion. Après avoir bu la moitié de son demi de bière il se tourna vers le patron du bistrot, bien décidé à continuer la conversation sur le tonneau, pardon le foudre.

— T'en penses quoi l'Auvergnat ?

Décidément il aimait bien nommer les gens par leur lieu de naissance. Mais dans ce cas précis il fallait bien admettre que tout le quartier en faisait autant, on allait chez l'Auvergnat.

— Je sais pas trop, j'y ai pas réfléchi...

André soupira, c'était toujours difficile de faire sortir trois mots au patron, c'était plutôt un taiseux comme beaucoup de ses compatriotes. Il décida de laisser tomber pour ce soir, on verra bien demain si le barbu est toujours là, quand même il aurait bien voulu savoir d'où il venait, d'ici là il ne savait pas trop quel nom lui donner.

— C'est qui le mec dans le tonneau ?

L'épicier de la place venait d'entrer dans le bar, il avait pour habitude de parler fort en vendant ses légumes mais aussi quand il n'avait rien à vendre. André eut un sourire, il allait pouvoir engager une discussion comme il aimait, ça présageait un bon apéritif.

— Lionel mets nous une tournée, sers-toi un verre, moi je prendrai un pastis. Un demi ? Dit-il en regardant l'épicier.

— Oui un demi bien frais, bon alors y'a personne qui sait quelque chose sur le gars d'en face ? Toi Lionel je t'ai vu lui parler ce matin, il t'a dit quoi ?

— Ben, euh, comment dire ? En fait il m'a envoyé chier pour le dire franchement.

Le franchement prononcé avec son accent du midi fit sourire tout le monde.

André secoua la tête et dit :

— Quand même c'est pas correct, après tout il est pas à lui le tonneau.

Les autres approuvèrent en dodelinant du chef, aucun d'eux ne lui fit remarquer qu'il n'était pas à eux non plus.

— D'ailleurs à qui il appartient ? Demanda André.

Les trois hommes se tournèrent vers le patron.

— C'est mon brasseur qui nous l'a prêté, mais il a pas l'air pressé de le récupérer.

Les quatre hommes trinquèrent, l'air songeur, vraiment ce nouveau venu était un mystère, qu'il faudra bien résoudre. C'était leur quartier, ils ne pouvaient se résoudre à accepter un nouveau venu sans rien savoir de ce dernier. Pourtant des clochards ça manquait pas, surtout dans le haut de la rue place de la Contrescarpe, là ils étaient nombreux, couchés sur les grilles du métro mais ceux-là ils les connaissaient tous par leurs prénoms ou plus souvent par leurs surnoms. Bon c'était l'heure de rentrer, les habitués quittèrent le bar avec chacun un petit geste de la main.

Deux jours plus tard la vie continuait, le train-train habituel, ouverture des commerces à l'aube, les premiers clients pour le café étaient le boucher, le poissonnier et bien sûr l'épicier, ensuite c'était leurs boutiques à eux qui se remplissaient. Le début d'après-midi était généralement assez calme, l'occasion de se retrouver pour boire un coup, ils purent alors consta-

ter que l'homme du tonneau était encore là, à l'instant précis il plongeait ses mains dans la fontaine située au milieu du carrefour pour porter l'eau à son visage en frottant fort y compris derrière la nuque puis il entreprit de se mouiller les bras.

L'épicier le regardait, derrière la vitre, les bras croisés.

— Je me demande si il se lave où si il se rafraîchit.

Il avait bien insisté sur chaque syllabe comme pour donner de l'importance à sa réflexion, inutilement, personne ne l'écoutait.

Le patron qui regardait la scène et donc la fontaine se dit à lui-même :

— Mais pourquoi la mairie nous a foutu ce truc en plein milieu du croisement.

La réalité c'est qu'il avait une dent contre la municipalité qui lui faisait payer cher la location de la terrasse, aussi il avait la critique facile sur toute initiative de celle-ci, son aigreur l'amenait à penser que c'était finalement la faute du maire si un clochard faisait sa toilette en public. Pourtant ça ne gênait pas grand monde dans ce mois de juillet, la rue ainsi que le square de la rue Censier étaient déserts et les jardiniers en profitaient pour tailler et tondre.

Les employés des espaces verts avaient été surpris de voir le tonneau habité, mais après tout c'était pas leur problème et puis le vieux monsieur avait été bien aimable en proposant un coup de pinard qu'ils avaient décliné, sans doute la crainte de devoir boire au goulot derrière lui, mais quand même le geste était sympa, aussi ils avaient décidé de lui offrir une partie de leur repas fait de sandwiches à la salade de poivrons et piments, étant algériens beaucoup de piments, le vieux avait d'abord rougi et s'était précipité vers la fontaine où maintenant il trempait son visage, les deux ouvriers hésitaient entre la gêne et

l'envie de rire, quand il revint vers eux ils haussèrent les épaules l'air navré.

— C'est pas grave les gars de toute façon j'ai plus faim.

Ils s'en allèrent avec un petit geste de la main.

Lionel qui observait la scène se dit que peut-être le gars n'était pas si sauvage, il essaierait de lui parler à nouveau, demain sans doute.

C'était l'heure de l'apéro, les fidèles étaient accoudés au comptoir et toujours la même discussion revenait, lui trouver un nom.

— Pourquoi vous l'appelleriez pas Diogène ?

C'était l'instit qui avait parlé, le professeur des écoles plus exactement, il était assis à une table contre la vitre avec un verre de rosé devant lui et un livre dans les mains comme à son habitude. Retraité depuis peu il avait fini sa carrière à l'école de la rue Rollin, il habitait près du café où il venait chaque jour boire un verre de vin rosé en compagnie d'un bouquin.

André regardait l'épicier qui regardait Lionel qui... bref tous se jetaient des regards interrogateurs. André savait qui était Diogène mais il préféra attendre la suite, c'est Lionel qui posa la question.

— Mais qui c'est ce Diogène ?

L'instit poussa un soupir en enlevant ses lunettes, il prit un air peiné, en réalité il était content de retrouver un rôle qui lui manquait tant.

— Diogène, mon cher, était un philosophe grec quatre siècles avant Jésus Christ et qui vivait dans... un tonneau !

Un moment de satisfaction partagée s'installa. On venait de trouver un nom à l'inconnu.

Le lendemain en milieu de matinée Lionel s'affairait à l'intérieur du bar quand il vit le vieux bonhomme s'installer à une

table en terrasse, il ne perdit pas de temps pour se diriger vers celui-ci les mains dans le dos, un sourire aux lèvres.

— Bonjour Diogène qu'est ce que je te sers ?

Il avait bien insisté sur le nom propre et avait utilisé le tutoiement croyant ainsi prendre le dessus, il se dit que c'était gagné en voyant le regard étonné de son interlocuteur.

— Tu te demandes pourquoi je t'appelle Diogène, hé parce que tu dors dans un tonneau pardi ! C'était un philo...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase.

— Oh ça va garçon je sais qui était Diogène, si je suis étonné c'est que je vois pas le rapport vu que lui il dormait dans une jarre en terre cuite, allez sers moi un verre de Côtes-du-Rhône.

Lionel en était resté hébété, il avait tourné les talons pour entrer dans le bar où il se précipita sur le vieil instit.

— Vous savez pas, mais il se fout encore de moi, il dit qu'il connaît Diogène et qu'il dormait dans une jarre mais qu'est-ce qu'il en sait ce vieux con.

— Il t'a dit ça ? Demanda l'instit.

Ce dernier était perplexe, il réfléchit un moment.

— Donne-moi son verre je vais le lui amener.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce qu'il a raison et que ça a piqué ma curiosité, il faut que j'en sache plus.

L'ancien professeur sortit, tenant le verre de vin d'une main tremblante, le service c'était pas trop son truc.

Il avait posé le verre sur la table tout en demandant s'il pouvait s'asseoir, l'autre lui fit signe que oui de la tête.

Les deux hommes se fixèrent du regard quelques secondes, c'est l'instit qui rompit le silence.

— Bonjour, moi c'est Georges, enchanté.

— Moi c'est Horace.

L'instit fut un peu surpris par le prénom mais il ne le montra pas, il préférait parler de ce qui avait éveillé sa curiosité.

— Lionel, c'est le nom du serveur, je pense que vous ne le saviez pas. Il s'attendait à ce que l'autre confirme mais il ne le fit pas.

— Lionel, je disais donc, est vraiment un bon gars, certes il est parfois un peu...comment dire...

— Un peu marseillais ?

— Ah je vois que vous avez une bonne oreille.

— Disons que je connais bien cet accent.

— Avec ses copains de comptoir ils vous ont baptisé Diogène, un peu lâchement il omit de dire que l'idée était de lui, mais j'ai l'impression que ça lui est retourné dans la figure.

Horace eut alors un léger sourire et dit :

— Je voulais juste le taquiner un peu.

— Je comprends mais vous l'avez fait douter, il se croyait plus malin que vous.

— Le doute est le commencement de la sagesse.

L'instit marqua le coup voilà maintenant que son interlocuteur citait Aristote, il n'y tint plus.

— Mais enfin qui êtes vous ? Excusez ma curiosité, j'aimerais tellement savoir.

— Qui je suis, je ne sais plus vraiment, qui j'étais ? Autant que je m'en souviennne, professeur de philosophie.

Georges l'instit resta sans voix, sans le vouloir il regardait Horace de haut en bas.

— Vous avez du mal à le croire, n'est-ce pas, un clodo comme moi.

— Non pas du tout mais... il ne savait plus que dire.

— Vous l'avez pensé tellement fort que je l'ai entendu, bon alors on boit un coup ?

— Bien sûr, bien sûr , Lionel ! tu nous sers ?

Le serveur s'approcha de la table fixant l'institut d'un air interrogateur. Ce dernier lui sourit et dit :

— Figure-toi que notre ami a été professeur de philosophie et qu'il se prénomme Horace.

Lionel ne put s'empêcher de rire et sans réfléchir, ce qui était un peu sa marque de fabrique, lâcha :

— Horace ô désespoir !

Les deux vieux se regardèrent, ils se comprirent sans même parler, décidément son cas semblait désespéré, à la trentaine il avait encore le comportement d'un ado attardé.

Lionel prit la commande et dit tout en faisant demi-tour :

— Avec un prénom pareil je pense qu'on va continuer à l'appeler Diogène, ça vaut mieux.

Sur ce point il avait raison, c'est ce nom qui allait rester.

Les deux hommes prirent leur verre respectif, sans parler, pourtant l'institut avait de nombreuses questions en tête.

Instinctivement il pensait que c'était trop tôt surtout en voyant Horace lever son verre dans la lumière en le tenant par le pied tout en imprimant un léger mouvement de manière à faire tourner le liquide puis l'approcher de son nez, humer profondément, le porter à ses lèvres, prendre un peu de vin en bouche et aspirer longuement en fermant les yeux qu'il rouvrit en même temps qu'il avalait la gorgée. Il fit une légère grimace et dit :

— Pas mauvais mais il y a mieux.

— Vous au moins vous ne buvez pas à la légère.

L'institut était comme au spectacle, décidément ce type n'était pas commun, il aurait aimé converser plus longuement mais il valait peut-être mieux être patient, il y aurait certainement d'autres occasions alors il se leva tout en serrant la main d'Horace qu'il garda dans la sienne un instant manière de lui faire comprendre qu'il avait apprécié le moment.

Diogène, ce nom lui semblait maintenant acquis, retraversa la rue pour s'asseoir sur le bord du tonneau, il repensait à la question que lui avait posé ce Georges, qui êtes vous, et il avait répondu professeur de philosophie, ce qui était la vérité, il se demandait à présent si cette réponse n'était pas un peu trop réductrice, donner son ancienne profession avait été une évidence dans son esprit, mais après coup était-ce cela qui le définissait, n'était-il pas autre chose en tant qu'individu et puis... Et puis merde ! Il n'allait quand même pas recommencer à philosopher après tous ces efforts pour oublier. Où était donc passée cette sacrée bouteille, vite, il s'agissait d'un cas d'urgence.

Cela faisait maintenant quelques jours qu'il dormait dans ce foudre d'environ six cents litres, il devait être neuf car il sentait le bois et pas le vin, Diogène avait immédiatement apprécié le cocon que représentait cet abri, dès qu'il l'avait vu il avait éprouvé le besoin de se glisser à l'intérieur, un véritable refuge alors qu'il errait dans Paris depuis quelques temps déjà, dormant à droite à gauche au gré des rencontres. Une bonne épaisseur de cartons était disposée de manière à former un couchage, une caisse ayant contenu des légumes servait de table basse, posée à l'envers avec un journal dessus en guise de nappe, c'était spartiate mais suffisant pour passer l'été. Le trou de bonde du tonneau situé sur le côté offrait une vue sur la rue et le café d'en face, regarder par cet orifice mettait Diogène mal à l'aise, l'impression d'espionner à la manière d'un gardien de prison et ça il n'aimait pas du tout, pourtant il ne pouvait se résoudre à le boucher.

Depuis deux semaines qu'il était dans ce coin du cinquième arrondissement, les gens du quartier s'étaient habitués à lui, il faisait parti du décor, certains s'arrêtaient pour parler un moment avec lui mais il fallait bien reconnaître qu'il n'était

pas très bavard, parfois son ivresse compliquait encore plus le dialogue.

Il y avait surtout cette dame, sans doute septuagénaire, qui promenait son chien et que Lionel appelait la chinoise. S'il s'était donné la peine de la connaître un peu plus il aurait appris qu'elle était en réalité vietnamienne et qu'elle s'appelait Marguerite, ses parents ayant préféré lui donner un prénom français. Dès qu'il l'avait vu, le chien s'était précipité sur Diogène, l'avait reniflé un bon moment, ce qu'il avait senti avait dû lui plaire car il s'était lové à ses pieds, il faut bien avouer que pour l'odorat d'un chien les odeurs du bonhomme en question ça devait être quelque chose.

Marguerite, inconsciemment, avait pris pour habitude de se fier à son compagnon à quatre pattes en ce qui concernait les humains, jusqu'à présent elle n'avait pas eu à s'en plaindre, elle avait donc engagé la conversation assez facilement avec cet homme qui d'un premier abord lui avait paru un peu bizarre, le fait qu'il reste dans ce tonneau y était sans doute pour beaucoup dans son jugement.

Le chien c'était un Bull terrier blanc avec l'œil gauche entouré d'une tache noire. Lionel toujours aussi fin l'avait donc surnommé le pirate, ça n'avait pas l'air de perturber l'animal qui l'ignorait royalement. De toute façon il ne répondait qu'à l'appel de son nom et encore pas à tout le monde, il avait ses têtes.

— Monsieur-ben viens ici !

La première fois qu'il avait entendu cet ordre Diogène avait cherché autour de lui à qui il s'adressait, puis il avait compris que c'était bien au chien que la femme demandait de revenir.

Ça l'avait fait rigoler, aussi Marguerite avait cru bon de se justifier, quand on le lui avait donné il se nommait déjà ainsi,

elle n'avait pas voulu le perturber en changeant son nom en même temps qu'il changeait de maître.

C'était le soir, Diogène assis sur le rebord de la fontaine tournait le dos à la rue Mouffetard, à sa gauche dans le café l'Auvergnat comptait sa caisse comme tout les soirs à l'heure de la fermeture. À côté du bar la librairie était fermée, depuis qu'il demeurait dans le coin il n'avait pu se résoudre à s'en approcher.

Face à lui il pouvait voir en enfilade la rue de Bazeille puis l'avenue des Gobelins qui menait à la place d'Italie dont il apercevait le haut d'une tour. Chaque jour il empruntait cette direction mais il n'allait pas plus loin que le premier carrefour en bas de la rue Monge, là sur la droite la boutique de celui qui était devenu depuis peu son caviste préféré. Sur le trottoir d'en face à l'angle de la rue à l'emplacement même de la crèmerie où sa mère achetait le lait et le beurre se trouvait maintenant un Starbuck.

En voyant ça quelques jours plus tôt il avait fait demi-tour, alors qu'il était parti pour une promenade qui devait l'amener plus loin sur l'avenue il avait stoppé net devant cette franchise de salons de café à l'américaine. Il avait pensé retrouver la boutique de son enfance où la crémière coupait avec un fil un petit bloc de beurre dans la motte, immense dans son souvenir de gosse.

Toujours assis sur la fontaine, une bouteille coincée entre les cuisses, il repensait à la disparition de la crèmerie, il réalisait à présent le temps passé, plus de cinquante ans.

— En un demi-siècle doit y avoir d'autres trucs qui ont changé, abruti !

Il avait parlé à voix haute, c'était souvent le cas et l'alcool n'arrangeait pas les choses. Ce soir le moral n'était pas au plus

haut et la vue devant lui ne l'aidait pas, c'est plus loin avenue des Gobelins dans un immeuble situé sur le trottoir de gauche qu'il avait atterri à l'âge de sept ans avec sa mère.

Ils arrivaient de Corse, de Porto-vecchio exactement, là où sa mère l'avait mis au monde. Les souvenirs de ce temps-là étaient peu nombreux, c'est la mer surtout qu'il gardait en mémoire, les journées passées à la plage. Adulte il n'était pas souvent retourné là-bas, dans cette île magnifique.

A l'époque l'enfant qu'il était ne comprenait pas pourquoi, du jour au lendemain ils étaient venus à Paris, sans son père. Surtout que la France était en guerre.

Sa mère avait pris le temps nécessaire pour lui faire comprendre que son papa était décédé.

— Tu sais il était malade, lui avait-elle dit.

Malgré son très jeune âge il avait bien senti que les choses étaient allées trop vite, que sa maman le laissait pleurer tout seul, trop occupée à organiser leur départ de Corse. C'est bien plus tard qu'il avait compris que son père était mort d'une décharge de chevrotine.

Sa mère avait fait en sorte de le tenir éloigné de ce drame en déménageant loin de leur île d'origine et en ne lui inculquant pas des idées de vengeance comme d'autres ont pu le faire enclenchant ainsi une spirale de violence. Au contraire il avait été élevé avec des paroles de non-violence et sa mère qui répétait :

— Les études, les études, les études !

Ça avait fonctionné, jamais il ne chercha à savoir.

Diogène porta la bouteille à ses lèvres, un coup de pinard doit pouvoir effacer un coup de blues, il leva à nouveau la bouteille, pensant que plusieurs coups seraient plus efficaces. Il se souvenait de sa rentrée à l'école primaire du boulevard Saint-

Marcel, il s'était vite adapté, n'ayant pas de problème particulier pour suivre les cours. Mais ses souvenirs les plus heureux étaient surtout les longues promenades d'après guerre qui les menaient, sa mère et lui, jusqu'au bout du boulevard Saint-Michel plus particulièrement à la librairie Gibert-Jeune, ils avaient tous les deux le goût de la lecture, sur le chemin du retour ils avaient pour habitude de faire une halte au jardin du Luxembourg, là il pouvait rester des heures à regarder des passionnés faire naviguer des maquettes de bateaux sur l'eau du grand bassin, sa mère devait le tirer par la main quand venait l'heure de rentrer.

Décidément être revenu dans ce quartier n'était peut-être pas une si bonne idée, en réalité ses pas l'avaient amené ici comme attiré par un aimant.

Une bande de jeunes garçons traversa la rue, le tapage qu'ils faisaient ramena Diogène à la réalité, un peu agacé il leur jeta un regard peu amène, en tant qu'ancien prof il savait que ce n'était pas la meilleure chose à faire, trop tard.

— Qu'est ce t'as ? T'as un problème ?

— Formule de défi visant à imposer la soumission.

Il n'avait pas pu se retenir, donner la définition exacte de l'interpellation, il l'avait fait en levant un doigt vers le ciel de manière très professorale.

Le regard du jeune exprima d'abord la surprise, même s'il n'avait pas vraiment compris la phrase du vieux, il savait bien qu'il se foutait de sa gueule et en plus devant ses copains. Sa réaction fut rapide et intuitive, il fonça les bras en avant, deux secondes plus tard ses mains heurtaient la poitrine de Diogène qui bascula en arrière... en plein dans la fontaine.

Là il eut un réflexe assez étonnant, alors que tout son corps était sous l'eau il tendit un bras vers le haut, celui qui tenait la bouteille, sauvant ainsi le précieux liquide. Une fois redressé il

avait de l'eau jusqu'à mi-cuisses, il regarda vers la rue, les jeunes étaient partis, il eut alors un rictus plein d'ironie et porta la bouteille à ses lèvres.

Le lendemain Diogène se réveilla avec une bonne gueule de bois, il avait besoin d'un café serré, il traversa la rue pour s'asseoir en terrasse.

— Un ristretto per favore !

Trois minutes plus tard Lionel posait sur la table un café très court, il regardait Diogène avec un sourire, l'air de dire : Si tu croyais m'avoir, c'est raté.

— A Marseille l'italien c'est pas vraiment une langue étrangère.

Diogène se dit que c'était pas faux.

— De quel quartier es-tu ?

— De Mazargues.

— À l'époque il m'arrivait parfois d'aller aux Goudes pour manger un bon Loup grillé.

Lionel releva qu'il avait dit Loup et non pas Bar comme il entendait généralement à Paris, il pensa qu'il devait être du midi bien qu'il n'avait pas d'accent.

— Surtout je voudrais pas paraître indiscret.

Là il marqua une pause se méfiant un peu de la réaction de l'autre, n'en voyant aucune qui puisse l'inquiéter, il continua poussé par la curiosité.

— Mais d'où tu es au juste ?

Devant l'embarras du serveur Diogène pensa qu'il n'avait pas été très gentil jusque là, il fit l'effort de répondre aimablement.

— Je suis né en Corse, mais après mes études j'ai fait toute ma carrière à Avignon, voilà tu sais tout.

Lionel eut une mimique signifiant qu'il doutait de tout savoir.

Diogène qui avait bien aperçu la petite grimace comprit qu'avec l'image qu'il devait renvoyer, on puisse douter que sa vie passée se résumait à un tel raccourci.

De sa place il pouvait observer tout le croisement, les présentoirs extérieurs de l'épicerie sur la place, le square en face, la fontaine où il s'était baigné hier soir, la rue Censier et son trottoir, celui d'en face était envahi par les crottes de chien, ce problème de pollution urbaine revenait souvent dans les conversations des habitants du quartier. Certains maîtres ramassaient les déjections de leur animal, c'était le cas de Marguerite qui se promenait avec un petit sachet et le déposait dans une poubelle adéquate.

— Je vous offre un verre ?

C'est Lionel qui avait posé la question.

Diogène eut un bref sursaut d'étonnement ne l'ayant pas vu arriver dans son dos et aussi parce qu'il ne s'attendait pas à la proposition, il se dit que Lionel devait avoir envie de prolonger la conversation.

— C'est un peu tôt mais je vais pas te faire l'affront de refuser, sers moi un petit blanc.

Après la soirée de la veille il avait un peu la gueule de bois, soigner le mal par le mal, pourquoi pas ?

Lionel avait finalement servi deux verres de blanc, tout en se tenant debout près de la table il se saisit d'un verre qu'il dirigea dans la direction de Diogène de manière à trinquer avec ce dernier, leurs deux verres s'entrechoquèrent.

— Santé ! dit Lionel en regardant son invité dans les yeux.

— Sais tu pourquoi on cogne les verres pour trinquer ?

Lionel fit signe non de la tête. Alors Diogène continua.

— Il semblerait que ça vienne du moyen-âge, à l'époque l'empoisonnement était chose courante, en entrechoquant les verres on faisait en sorte qu'un peu du contenu de chaque verre se retrouve dans l'autre, mieux valait donc qu'il n'y ait pas de poison dans un des verres.

— Ça alors je le savais pas, pourtant ça fait des années que je fais ce geste sans jamais avoir eu peur d'être empoisonné, comme quoi on sait pas tout !

Diogène ne put s'empêcher de sourire en entendant la courte tirade dite avec cet accent si chantant. Anticipant les questions à venir il préféra prendre les devants.

— Et toi, dis-moi un peu comment tu es arrivé à Paris, tu es supporter du PSG ?

— Quoi ! Je te jure que non, jamais de la vie.

Pour avoir l'air encore plus sincère il avait porté sa main gauche sur son cœur.

— Je plaisante, fada que tu es.

Diogène avait pris l'accent du midi en l'exagérant, ce faisant il semblait parodier Raimu dans le rôle de César.

— Tu me fends le cœur !

Lionel avait répondu en accentuant encore son accent marseillais, chose qui aurait pu paraître impossible tellement le sien était prononcé.

— Je vois que tu connais tes classiques.

— J'adore le cinéma, j'y vais au moins une fois par semaine. Ah au fait, mon équipe c'est l'OM.

— Figure-toi que je m'en doutais un peu.

Mais tu m'as pas répondu, qu'est-ce tu fais ici ?

Lionel eut l'air songeur, préoccupé même. Diogène se demanda s'il n'avait pas été trop curieux, lui qui n'aimait pas être questionné, il crut bon de rajouter :

— Ne te crois pas obligé de répondre, après tout ça me regarde pas.

— J'hésite, j'ai peur que tu te moques.

— Non ça risque pas, je le dis sans ironie, j'ai pour habitude de respecter tous ceux qui peuvent être en mesure d'épancher ma soif.

Il y avait quand même un peu d'ironie dans la réponse.

— Je suis monté à Paris pour être acteur.

En entendant ça Diogène s'était dit que par bonheur il n'avait pas encore trop picolé, il n'aurait pas pu s'empêcher de balancer une vanne, là il était resté stoïque.

— Tu me dis pas une vacherie ?

Lionel était surpris, d'habitude l'annonce de son projet provoquait les railleries et même s'il ne connaissait Diogène que depuis peu de temps c'était suffisant pour savoir qu'il était spécialiste en mise en boîte.

— Ça me fait plaisir que tu rigoles pas.

Diogène trouvait ce garçon de plus en plus sympathique, depuis qu'il avait pris possession du tonneau il le voyait travailler chaque jour du matin au soir. Il réfléchissait à des paroles encourageantes, Lionel parla le premier.

— J'ai passé plusieurs castings mais ils m'ont jamais rappelé, et puis la vie est tellement chère ici que je dois bosser comme un malade.

Diogène lui fit signe de la tête qu'il comprenait et dit :

— Croyez en vos rêves et ils se réaliseront peut-être

Croyez en vous et ils se réaliseront sûrement.

— Ça c'est une belle phrase, c'est de toi ?

— Non Martin Luther King.

— C'est beau quand même, mais alors je fais quoi ?

Diogène ne savait pas trop que dire, il ne voulait surtout pas paraître pessimiste quant aux chances de réussite dans un

domaine qui lui paraissait quasi inaccessible, mais après tout qu'est-ce qu'il y connaissait ?

— Si tu penses que tu as assez de talent il faut pas te décourager, mais peut-être que tu pourrais prendre des cours.

Lionel prit son air songeur.

— J'y ai pensé, le problème c'est que j'ai pas trop le temps, enfin je vais y réfléchir.

Pendant qu'ils parlaient la petite bande de la veille au soir passait sur le trottoir d'en face, Diogène moins alcoolisé pu prendre le temps de les observer, ils étaient huit, marchant d'un pas décidé, occupant toute la largeur du trottoir sans se préoccuper des autres usages. Quatre blancs, français d'origine se reprit en pensée Diogène, trois, sans doute originaires d'Afrique du nord et un métis, on pouvait dire que le groupe était cosmopolite. Diogène eut un sourire amusé, il avait pensé cosmopolitisme, un concept créé par... Diogène de Sinope. Il n'était pas certain que ces jeunes se revendiquent citoyens du monde, il s'en voulu immédiatement de son jugement préconçu, après tout, le quartier regorgeait d'étudiants. Lionel, lui était toujours perdu dans ses pensées, il en émergea en entendant la question :

— Tu les connais ?

Il montrait du menton le petit groupe. En demandant cela il eut la sensation d'avoir enclenché Lionel, comme on met une pièce dans un juke-box.

— Si je les connais ! Cette bande de cons chaque fois qu'ils sont venus boire un coup ils m'ont foutu la merde, ces trous du cul c'est des fils de bourges et ça joue les racailles, la dernière fois qu'ils sont venus je leur ai filé un coup de gaz en pleine gueule, c'est pour ça qu'ils passent sur l'autre trottoir. Pourquoï ils t'ont emmerdé ?